

Drôles d'histoires...

Ces treize nouvelles ont été écrites, en gros, entre 1985 et 1988. Certaines ont été publiées dans des revues littéraires, en France, Belgique et au Québec. Huit d'entre elles ont aussi été enregistrées et diffusées sous forme de livre cassette (Editions Art-Phare).

La nouvelle « La visite au musée » a été traduite en anglais par le [Dr Siobhan Brownlie](#), et publiée en Australie. La version anglaise figure au bas de ce document.

Table des matières

- P.2 Un matin comme un autre
- P.4 Dans lequel on est renseigné sur Samuel Webster, jockey de son état, au cours d'une conversation quelque peu insolite...
- P.7 Noël, jour parmi d'autres
- P.9 La passation
- P.12 L'évadé
- P.15 Le guide
- P.18 Le correspondant
- P.20 Entre piquette et grands crus
- P.25 Crise d'identité
- P.28 Copie conforme
- P.31 Amende honorable
- P.33 Crainte
- P.34 La visite au musée
- P.37 Visit to the Museum

Un matin comme un autre

Il y a déjà un moment que je repose dans la demi obscurité, réveillé. Par ces matins d'été, le jour entre tôt dans la chambre ; cela me plaît ; c'est le seul moment de la journée, avec le soir, où l'air est encore respirable, frais.

Je roule dans le lit, m'étirant au maximum, dissipant les tensions de mon corps. Je m'accorde cinq minutes de cette jouissance, de cet abandon silencieux, duquel me distraient seulement les pépiements d'oiseaux, à l'extérieur.

L'immeuble, au mois d'Août est presque totalement déserté, et c'est un réconfort que de ne plus entendre les talons de femmes dans le hall, les allées et venues ininterrompues des ascenseurs et les cris des gosses allant à l'école, et commentant avec force onomatopées les meilleurs instants du film de la veille.

D'un seul mouvement, je me lève. Je n'ai pas regardé le réveil mais il doit être huit heures. Je dois être réglé par une sorte d'horloge intérieure car il est toujours huit heures lorsque je me lève. Toujours en pleine forme, de surcroît ; je ne suis pas du genre à me lever en maugréant.

Pendant quelques mois, j'ai vécu avec une fille qui ne se levait jamais avant dix heures. Au fond, ça ne me gênait en rien, mais je n'ai pas pu le supporter. Je suis parti.

Je remonte les volets : ce moulinet rapide que j'exécute là est une excellente mise en train. Et puis, hop! A la salle de bains. Petit déjeuner.

Propre, rasé de frais, cravaté, à huit heures et demie tapantes je prends la voiture, après avoir salué le concierge qui rentre les poubelles containers.

Neuf heures, je me gare en ville. Ma serviette de cuir grenat sous le bras, je marche rapidement.

A cette heure, les rues piétonnes sont peuplées de camionnettes de livraison, qui se gênent mutuellement, provoquant les invectives de leurs chauffeurs réciproques. Les boutiques ouvrent, les laveurs de vitres astiquent les vitrines, les vendeuses lavent à grande eau leurs devants de porte, messieurs et dames se croisent, se doublent, arpentant l'artère à grande vitesse, se rendant à leur travail. Les croissanteries ruissellent de parfums engageants. Une grande librairie vient d'ouvrir. J'y entre. Consultant rayons et catalogues, j'évolue de salle en salle, grappillant de-ci de-là quelques informations intéressantes.

Lorsque je ressors, je consulte ma montre. Mine de rien, j'ai passé là-dedans une heure et demie. La circulation est maintenant plus dense, et une chaleur lourde commence à s'abattre sur la ville. De nombreux piétons sont étrangers, allemands, hollandais ou anglais, et photographient à tour de bras, suivant les angles les plus inattendus.

Plus loin, je m'engouffre dans une vaste papeterie- journaux. Lentement, j'effectue une revue presse, picorant aussi bien dans les quotidiens d'information générale que dans les hebdomadaires ou mensuels, spécialisés dans les sujets les plus divers.. je n'ai rien d'autre à faire, de toute façon.

Je fais un ultime passage dans un grand magasin, dans lequel je jette un coup d'œil sur les vêtements, guettant des opportunités de soldes, et il est déjà onze heures et demi.

Je regagne rapidement la voiture, un peu exténué par les magasins et par l'activité du centre ; se déplacer sans but précis est toujours usant. De surcroît, j'ai toujours un peu peur de tomber nez à nez sur une ancienne connaissance, et d'être obligé d'échanger quelques mots au sujet de nos activités, voire même d'aller boire un verre ensemble, proposition délicate à refuser.

Midi. Je me gare sur le parking de la résidence où je vis. Dans l'entrée, je salue deux ou trois personnes qui rentrent déjeuner avant de repartir au travail.

Moi aussi, je dois repartir cet après-midi. Cette perspective m'est désagréable ; autant je tolère de sortir le matin, autant cela m'est difficile l'après-midi. Traîner ainsi devient fatigant.

Alors, quoi? Rester à la maison? Pas question ; je me connais trop bien ; il suffirait que je me permette ça une fois pour me laisser aller à recommencer chaque jour. Et certaines personnes de la résidence auraient tôt fait de noter que je ne sors plus. Ils comprendraient que je ne travaille pas. La vieille pie du premier aurait même vite fait de faire une enquête dans le quartier, discutant à droite, à gauche.

Et ça, il n'en est pas question. Ils n'ont pas besoin de savoir, tous, que je suis au chômage depuis maintenant plus d'un an.

Dans lequel on est renseigné sur Samuel Webster, jockey de son état, au cours d'une conversation quelque peu insolite...

Ce matin là, le soleil mit longtemps à apparaître au-dessus du terrain d'entraînement de Fromainville et de ses environs immédiats. La nuit de Février avait été froide, brumeuse, et c'est seulement vers dix heures que les lambeaux de brouillard commencèrent à s'effiloche et à disparaître peu à peu.

Johnny, qui se tenait près des barrières Est, pouvait maintenant apercevoir le rond Adam, lequel, bien que situé juste de l'autre côté de l'avenue Madame Laffitte, était resté jusque là dissimulé dans le brouillard. Il leva la tête et considéra le soleil encore pâle avec plaisir. Vers la Seine, l'horizon était toujours bouché mais le sol fumait, la pelouse dégageait de la vapeur, signe que le soleil faisait enfin sentir sa chaleur.

Johnny, heureux, fit quelques petites foulées, puis il plissa les yeux, constatant que l'on venait à sa rencontre.

- Salut! fit avec désinvolture le nouvel arrivant.

- Bonjour, répondit calmement Johnny, attendant la suite.

- Je me nomme Alberto, dit le nouveau venu, claironnant son nom avec assurance, comme si cette précision devait suffire à le faire reconnaître de tout un chacun.

- Ah.... fit Johnny placidement, car il commençait à être âgé et avait pris l'habitude de ne rien laisser paraître de ses sentiments. Alberto..., répéta-t-il d'un ton neutre, tout en scrutant celui qui venait de se présenter sous ce nom. Ayant marqué un temps, il questionna : ah oui ... c' est toi qui est arrivé hier soir au centre d'entraînement de Webster, non?

- Exactement! confirma avec force Alberto, qui se tenait sur la défensive, comme s'il s'apprêtait à se justifier et à se défendre de commentaires moqueurs ou désobligeants, ce genre de sarcasmes, qui dans tous les endroits du monde frappe les "bleus", les nouveaux arrivants. Mais Johnny s'abstint de toute réflexion, et Alberto, désarmé, reprit la conversation.

- Alors, c'est ici que travaille Samuel Webster, fit-il avec curiosité. J'ai quand même de la chance d'être appelé à travailler chez un professionnel de ce niveau.

- Oui, mais ne te fais pas trop d'illusions ; Samuel est un vrai mansonien, il est né ici, mais à présent qu'il est un jockey international, une vraie star mondiale, il ne vient plus souvent s'entraîner par ici. Aussi, ne t'attends pas à le voir bien souvent. Mais il lui arrive quand même encore de venir faire un tour lorsque, comme ces jours-ci, il vient se reposer quelques jours à Maisons-Laffitte, sa ville natale.

- Ah bon? s'exclama Alberto. Il est ici actuellement? Je l'apercevrai peut-être, alors... Mais dis-moi, tu le connais, toi?

- Oui, dit Johnny, je le connais depuis longtemps. Son père est entraîneur ici, et il a rencontré sa femme, fille d'un éleveur anglais de Newmarket, dans le cadre d'un échange entre cette ville et Maisons-Laffitte, qui sont officiellement jumelées. A cette époque, je me trouvais déjà ici...

- Tu as connu Samuel tout jeune, alors?

- Exact. Samuel a d'abord été apprenti au centre de formation de l'avenue Desaix. Très tôt, il avait décidé de ne pas continuer à fréquenter l'école et à poursuivre son éducation lui-même. Ses parents ont bien sûr protesté, plutôt pour la forme je crois, car au fond ils étaient fiers de sa décision, qui, après tout, prouvait sa maturité. Et puis ils étaient contents que, comme eux, il ait choisi l'univers des chevaux. Enfin, Samuel a monté en compétition, et les premiers succès sont venus couronner le choix du jeune homme.

- Alors c'est vrai, interrompit Alberto en martelant nerveusement le sol du pied, il a toujours couru pour la même écurie?

- Bien sûr, confirma Johnny. Sur les hippodromes il porte toujours la casaque blanche à étoile verte de l'écurie paternelle. Pourquoi aurait-il été tenter sa chance ailleurs, alors que l'entente et la réussite se trouvaient ici? De surcroît, il a toujours tenu à conserver le petit sponsor publicitaire de ses débuts (lequel, depuis, est devenu gros!) malgré les ponts d'or que lui faisaient de gigantesques sociétés. Ah! il est la fidélité incarnée, tu peux me croire!

- Dire qu'il est maintenant une des gloires de son temps, fit Alberto, songeur.

- Pourtant, au début, tout le monde était d'accord pour dire qu'il n'avait rien pour réussir dans ce métier, qu'avec son mètre cinquante-six et ses cinquante-cinq kilos il n'irait pas loin, qu'il était trop grand, trop lourd, surtout qu'il avait rapidement délaissé les courses d'obstacles pour celles de trot, domaine où le poids et la taille constituent de plus grands handicaps encore.

- C'est vrai qu'il ne se trouvait pas particulièrement avantage. .

- C'est sûr, mais outre les qualités personnelles de volonté, de professionnalisme et de talent de Samuel, il ne faut pas négliger le contexte de l'époque, souligna doctement Johnny. Tu sais bien que dans les années 2020, juste après la Grande Réunification et la création du gouvernement mondial, le sport hippique est devenu le sport-roi, supplantant même le football et le tennis, qui avaient tenu la vedette à la fin du vingtième siècle.

- Oui, c'est étonnant d'ailleurs cette soudaine popularité...

- On peut toujours en chercher les raisons, mais à mon sens il suffit de réaliser qu'une seule monnaie a désormais cours officiel sur la planète et que ce fait a singulièrement facilité la normalisation des paris, des courses, du turf en général. En tout cas, le public s'enthousiasme en masse et on n'arrête pas de construire de gigantesques hippodromes un peu partout.

- L'évolution a été immense. Il semble, dit Alberto, que l'homme soit définitivement las des guerres et qu'il ait jeté son dévolu sur le cheval, lequel a toujours eu la réputation d'être sa plus noble conquête...

- On peut le voir comme ça, admit Johnny en riant. Tout ça pour te dire que Samuel a bénéficié dans sa réussite de circonstances exceptionnelles... En d'autres temps, même en étant le meilleur jockey du monde, il n'aurait pas connu cette gloire.

- Tu as raison, avoua Alberto. C'est vrai qu'avec ce nouveau championnat mondial, calqué sur celui des automobiles de Formule 1, Samuel Webster a pu gagner des Grands Prix un peu partout, à Tokyo, au Derby d'Epsom, à Leningrad, au Caire, à Churchill Dows ...

- Parfaitement, c'est grâce à cette formule qu'il peut jouir de cette popularité universelle qui est la sienne. Toutefois, il faut préciser une chose, c'est que l'effet inverse aussi a joué.

- L'effet inverse? s'étonna Alberto.

- Je veux dire que ce n'est pas seulement la vogue de l'hippisme qui a entraîné la célébrité de Samuel, mais qu'aussi, la personnalité de ce diable d'homme a fait beaucoup pour le succès de ce sport.

- Tu crois?

- J'en suis persuadé, affirma Johnny. Samuel possède un charisme hors du commun. Avec lui, on a pu assister à un de ces rares cas où la personnalité d'un homme est tellement forte qu'il entraîne l'adhésion de la multitude à ses activités, quel que soit le domaine dans lequel elles s'exercent.

- C'est vrai... Depuis qu'il a été deux fois de suite champion du monde, l'intérêt des gens pour les courses a encore augmenté. En plus, il est en passe d'obtenir le titre mondial pour la troisième fois consécutive!

- Sa toute récente victoire dans le prix d'Amérique, à la fin du mois de Janvier, à Vincennes, lui a en effet pratiquement à nouveau assuré le trophée. Quelle course digne d'éloges il a réalisé ce jour-là. Quelle intelligence tactique! Samuel a admirablement dirigé sa monture, le pur-sang Géronimo, restant dans le champ tout au long de l'épreuve pour venir finalement coiffer sur le poteau, d'une courte tête, son plus dangereux adversaire, le jockey sud-africain.

- La foule était aux anges, à ce qu'il paraît, dit Alberto, piaffant presque lui-même à l'évocation de la course.

- Tu penses! approuva Johnny, il faut dire qu'à Paris, il est comme chez lui. Tout le monde le considère comme l'enfant du pays et son succès réjouit la foule. C'est vrai, il est tellement simple, gentil, quand on a la chance de le connaître, qu'il a la capacité de ne se faire que des amis. C'est rare! Et le public, même s'il ne le connaît pas de près, ne s'y est pas trompé.

Ils restèrent un moment silencieux, contemplant le spectacle des lads qui s'agitaient un peu plus loin devant les paddocks. Une silhouette apparut parmi eux, provoquant un regroupement.

- Tiens, dit Johnny, voici justement Samuel...

- Oh! s'exclama Alberto, dilatant ses pupilles pour mieux voir.

- Tu veux peut-être que je te présente? suggéra Johnny, faussement innocent.

- Mais?... Comment?... Tu le connais donc si bien? demanda Alberto, interloqué.

- Suis-moi, ordonna Johnny, ils doivent être en train de repérer l'emplacement où va être élevée une statue à Géronimo, son cheval, par souscription nationale.

Johnny partit au petit trot, suivi d'Alberto intimidé. Les deux chevaux, crinières au vent, offraient un superbe spectacle, trottant ainsi en liberté sur la pelouse fraîchement humide de rosée. On sentait que Johnny, bien que fort âgé, avait du être un splendide pur-sang en son temps, et de son côté, Alberto, avec son impétuosité de yearling, présentait pour un oeil averti toutes les caractéristiques de la race anglo-arabe dans ce qu'elle a de plus achevé.

Johnny jeta un coup d'œil vers Alberto et expliqua :

- Si je connais bien Samuel? Oh oui ... C'est avec moi qu'il a gagné ses premières courses... Il n'était pas encore très sûr de lui à ce moment-là... Je peux t'affirmer que lors de sa toute première compétition, si je n'avais pas pris sur moi de donner un coup de rein au bon moment, eh bien mon ami, il ne l'aurait jamais remportée cette épreuve, parti comme il l'était!

Tout en prenant le galop, Johnny souffla bruyamment par ses naseaux, et émit un court hennissement de plaisir, comme s'il riait encore dans sa barbe à ce souvenir.

Noël, jour parmi d'autres

C'était Noël, et comme tous les autres jours de l'année, Serge se trouvait seul chez lui. Il avait en effet la chance de pouvoir exercer son métier à domicile, et se déplaçait donc rarement, vivant et travaillant au même endroit.

Cette situation n'était pas pour lui déplaire, bien au contraire. Il l'avait même librement choisie car c'est celle qui correspondait le mieux à son caractère et à sa personnalité, décidément vouée à la solitude.

Surtout, il était son propre maître et pouvait aussi travailler suivant les rythmes qui lui plaisaient. Durant des mois, il pouvait s'activer la nuit, puis, en l'espace de quelques jours, bouleverser complètement sa vie jusqu'à travailler uniquement le jour. Ou bien, il travaillait le dimanche, et pouvait se donner congé en pleine semaine sans que nul n'y trouve à redire.

Mais en ce jour de Noël il ne travaillait pas ; non pas qu'il accordât une valeur particulière à cette journée, ni que, gagné par l'ambiance de fête générale il se soit laissé aller à des débordements inhabituels le mettant hors d'état de se livrer à ses activités quotidiennes, mais, il devait se l'avouer, il régnait dans l'air un climat de douceur, de tendresse, auquel il était difficile de résister. Or, si Serge était endurci, il n'était pas insensible.

Il y avait de nombreuses années qu'il n'avait pas vécu de Noël conforme à la tradition, de ces réunions familiales chaleureuses au cours desquelles les enfants sont rois. Au fond, quoi qu'il puisse penser des côtés mercantiles et moutonniers de cette manifestation, il était bien obligé d'admettre qu'une certaine grâce se trouvait présente dans l'air en ces jours là, quasiment palpable, saisissable. Si seulement les hommes avaient été capables de perpétuer cet état tout au long de l'année, pensait-il sincèrement, quoique avec peu d'originalité.

Serge se pelotonna douillettement dans son fauteuil, installé devant la fenêtre. Les premières lueurs du jour éclairaient un ciel sordidement gris.

Tendant le bras, il alluma sa radio, réglée depuis des lustres sur la seule station qu'il aimait à écouter. Au moins, sur cette longueur d'onde, ils ne se montraient pas inutilement bavards, et seules intervenaient quelques speakerines à la voix mélodieuse, se contentant de donner l'heure de temps à autre, ou d'annoncer une nouvelle, au gré de leurs coups de cœur. Serge appréciait aussi beaucoup les enchaînements musicaux réalisés, qui étaient d'une grande finesse, jouant, au gré des morceaux, sur les notes, les thèmes, les genres ou les interprètes. Parfois, tous ces éléments se trouvaient conjugués et c'était un bonheur que de les déceler pour l'amateur éclairé qu'il était.

Justement, le morceau s'achevait... C'était "Jésus, que ma Joie demeure", inévitable en ce jour. Sans à-coup, le morceau suivant démarra en douceur. C'était... quoi donc, déjà? il le connaissait pourtant, ce morceau de jazz... Ah oui, ça y était... "Blue Christmas" ; Miles Davis.

Satisfait, Serge reprit le cours de ses pensées.

Parmi les deux ou trois speakerines qui se remplaçaient, une avait particulièrement sa préférence. Elle ne disait pourtant rien de plus que ses collègues, mais son ton de voix l'avait séduit, car il y avait décelé une grande sensibilité.

D'ailleurs, hier au soir, le vingt quatre Décembre, en réveillonnant seul, il avait écouté la radio, comme d'habitude. La speakerine en question, une jeune femme, avait animé la soirée. Sans trop savoir pourquoi, se basant uniquement sur son intonation de voix, empreinte d'amertume et de faux enjouement, Serge avait compris qu'elle serait aussi à l'antenne le lendemain, et que cela ne lui faisait pas plaisir, la frustrait même.

C'est pour cette raison qu'en ce Noël Serge s'était levé tôt, très tôt même, alors que rien ne l'y forçait ; juste pour vérifier si son hypothèse était bonne. C'est du moins ce qu'il se disait.

Il y eut encore quelques morceaux musicaux avant que la speakerine de service ne prenne la parole. Serge avait deviné juste : celle dont il n'avait jamais su le nom (ce devait être une politique de cette radio que de ne jamais se nommer), était bien là, à l'antenne. Son intervention fut faite d'une voix amère, pleine de désillusion. Serge hésita. Lors de ses interventions suivantes, le ton ne changea pas d'un iota. Alors, se décidant brusquement après avoir longuement temporisé, ainsi qu'il le faisait souvent, Serge saisit le combiné de son téléphone et composa le numéro de la station.

- J'écoute ...

- Bonjour ... et bien ... voilà, en fait je vous appelle sans raison, juste pour vous dire que je suis un très fidèle auditeur, que j'aime particulièrement les programmes que vous réalisez et que...

Il ne sut plus quoi dire. La voix si appréciée, le premier moment de surprise passée, émit un rire.

- Oh! Je vous remercie beaucoup Monsieur, c'est très gentil à vous... Vraiment!

- Non, non, c'est vrai ... Voilà... Et puis, dit-il hâtivement, inadapté à la communication, je vous souhaite un très joyeux Noël!

D'un seul coup, ce fut comme si Serge avait attiré la jeune femme dans son appartement, au travers de l'appareil. Il venait vraiment de faire vibrer la plus sensible des cordes.

Il ne saurait sans doute jamais pourquoi cette femme avait eu tant de rancune en elle en ce jour, et si c'était seulement parce qu'elle était de garde un jour où la majorité des gens s'amuse. Peut-être avait-elle des raisons plus graves.

Après un intense silence d'estime profonde, sa voix se brisa presque en le remerciant.

- Moi aussi, Monsieur, très sincèrement je vous souhaite un joyeux Noël!

Ils raccrochèrent en même temps, émus, chacun de leur côté.

Serge se rapprocha de la fenêtre. Le jour était définitivement levé. La rue, pourtant une des artères centrales de la ville, était totalement déserte. Dans une gouttière proche, un moineau était mort, gelé.

Soudain, Serge sut avec certitude qu'il la rappellerait.

L'an prochain.

La passation

publiée dans le magazine *Magie Rouge* (Belgique, 1990).

A présent, elle agonise. C'est la fin. Le médecin a certifié qu'elle ne passerait pas la semaine. Facile à dire, on voit bien qu'il a l'habitude de délivrer ce genre de sentences.

Pourtant, il y a peu, elle n'avait encore rien de bien grave. A part une verrue, sur le visage, qu'il faudrait bien se résoudre à aller faire brûler à l'hôpital, d'ici quelques mois. C'est qu'il lui fallait bien tout ce temps pour se faire à l'idée de cette expédition à la ville et du séjour forcé qu'elle y ferait, bien obligée de rester inactive tout le jour.

Le docteur avait même précisé que cette verrue là, et bien, c'était un cancer... mais, allons, il n'y avait rien à craindre, à cet âge là les cellules ne se renouvelaient plus, et on ne meurt pas, à notre époque, d'un cancer bénin.

Quand même, ça l'avait chiffonnée, la pauvre. A quatre-vingt-seize ans, elle en devenait presque coquette, examinant sans cesse son cancer dans le miroir, semblant étonnée que la maladie ne la rende pas plus monstrueuse et n'affecte pas outre mesure son état général. Elle devait repenser à l'aînée de ses trois filles, atteinte de la même maladie, mais qui avait dû subir l'ablation des seins et n'était plus, à la fin de ses jours, qu'une loque sans âge au crâne chauve.

Ah non, au moins elle ne connaissait pas cette déchéance là. Petite et courtaude, elle pouvait encore naviguer dans sa maison, vêtue de ses éternels tabliers noirs, qu'elle s'était il y a bien longtemps résignée à ne plus quitter, assommée par les deuils perpétuels qui l'affectaient.

Elle s'occupait toujours de la maisonnée, vaquant non seulement à son propre entretien mais aussi à celui de sa seconde fille et de son gendre. Les voisins félicitaient toujours la mémé pour ses activités et elle répondait vivement, fuyant les compliments, qu'il fallait bien qu'elle s'occupe. Qu'aurait-elle bien pu faire d'autre après la mort de son mari? Ces activités donnaient un sens à sa vie, en attendant, comme elle disait, qu'on la mette dans un trou.

Tout ce travail, d'ailleurs, ne l'empêchait aucunement d'avoir ses moments de détente. Je m'en apercevais, durant les longues vacances d'été, lorsqu'en débuts d'après-midi, au moment des plus fortes chaleurs, je l'entendais, depuis ma chambre, tourner les pages de son quotidien, laissant échapper à haute voix des réflexions en patois lorsqu'elle constatait dans la rubrique nécrologique que la Jeanne Bastide était morte bien jeune. Pécaïre, quatre-vingt ans seulement...

Sa lecture durait bien une paire d'heures, puis il arrivait qu'elle reste là jusqu'au soir, derrière le grillage anti-mouches de sa fenêtre, à regarder les rares passants, plus nombreux sur le tard, lorsqu'ils revenaient de la plage en groupes colorés, pour se diriger vers le camping. Elle restait ainsi, quasiment immobile des heures durant, ses mains croisées sur le tissu de l'ample tablier, relâché entre ses cuisses comme si elle s'y apprêtait à y écosser des petite pois ou à ôter les fils des haricots verts qu'elle préparerait pour le repas du soir. Dans sa silhouette noire, figée en position de repos, seuls ses pouces s'activaient sans trêve, tournant inlassablement l'un sur l'autre dans le vide, en un spectacle fascinant.

Parfois, désœuvré, je m'asseyais un moment dans cette pièce dont les pavés venaient d'être lavés, dans cette cuisine bien protégée du soleil par des murs épais. A mon entrée, elle me jetait un "alors?" n'appelant aucune réponse, me scrutait intensément pendant un instant, puis regardait à nouveau au dehors. Nous demeurions là, silencieux.

Il lui arrivait de relever soudainement tablier et multiples jupes sur ses bas noirs: un morceau de cuisse gras et blanchâtre apparaissait. Elle se courbait et rectifiait l'attache d'une jarretelle, à moins qu'elle ne tue une puce, car il y en avait beaucoup, l'été, avec tous les chiens du village.

Ses robes étaient déjà retombées, dégageant des odeurs de renfermé, et je pensais que je la voyais rarement se retirer pour se laver.

De temps à autre, elle avançait un peu son profil aigu. C'était pour mieux scruter un voisin. Ensuite, elle reprenait sa faction.

La pendule à balancier égrenait le temps qui s'écoulait en sonnant religieusement les heures et les demi-heures. Il semblait que le temps soit plus rare, plus distendu, en ces débuts d'après-midi, alors que les coups sonnés étaient encore peu nombreux et que l'on ne savait plus très bien si c'était midi et demi, une heure, ou une heure et demi qui venait de retentir si brièvement. Sitôt que le clocher du village avait fait écho à la pendule de la maison, le silence reprenait.

Comprenant qu'elle ne raconterait pas, cette fois, quelque épisode de sa jeunesse à bord de la péniche de son père, ni comment sa jeune sœur avait péri noyée en tombant du bateau, je me levais alors en faisant intentionnellement grincer ma chaise sur le carrelage brut, et je descendais le vieil escalier pour me retrouver sur la place, brûlante comme un grill.

En cet instant, je pouvais sentir, par delà la fenêtre, le regard de ma grand'mère me suivre jusqu'au coin de la rue. De même, lorsque je reviendrais, quelques heures plus tard, il me suffirait de déboucher dans l'angle de vision de la fenêtre pour me sentir à nouveau totalement repris en charge.

En me dirigeant vers la plage tumultueuse, bordée de bars aux puissants juke-boxes, j'empruntais les pittoresques ruelles du vieux bourg. Au hasard de mes trajets, il m'arrivait d'apercevoir devant une maison, un guéridon recouvert de velours noir. Dessus, les feuilles d'un cahier tournaient nonchalamment au gré de la brise légère. Quelque vieillard recueilli venait apposer sa signature sur la page. Je comprenais qu'un mort reposait en cette demeure, et que c'était en son honneur, le matin même, qu'avait retentit la lente beauté du glas, étonnant les vacanciers, écorchant le bleu si pur du ciel.

Mais tout ça, c'était il y a des années, quand J'étais gosse... Pour l'heure, ma grand'mère se meurt et sa mort transforme mon enfance en simples souvenirs. Nous étions indissolublement liés même si sa pendule ne rythmait pas le même temps que le mien.

Quelle tristesse de se laisser abattre par un cancer à quatre-vingt-seize ans, presque comme si la barre des cent ans lui avait fait peur. Peur, peut-être, des bouquets et des hommages. .

Je peux facilement imaginer ce qui se passe chez elle, en ce moment: elle est couchée sur le lit si haut qu'elle avait du mal à y monter seule ces derniers temps. Ses deux filles sont constamment auprès d'elle ; peut-être est-ce un réconfort.

L'autre jour, au téléphone, maman m'a dit que l'on avait définitivement ramené sa mère de l'hôpital, que le cancer avait gagné, que les yeux étaient atteints et qu'elle n'y verrait plus. Sans doute maman aurait-elle aimé que je propose de venir m'installer dignement au chevet de la mourante. Mais je n'ai rien dit, alors elle a raccroché un peu brutalement.

Si la mourante dit encore quelques mots, je sais bien lesquels ce peut être:

- Et le petit? Il va bien? il est pas malade au moins?

La tante intervient alors avec vigueur:

- Il aurait bien pu venir, quand même! C'est pas gentil avec tout ce qu'on a fait pour lui...

La mémé trouve encore les forces de reprendre, en une faible résurgence de son empire passé:

- Le seul rejeton de la famille... Ah! mes filles, il me fait faire du souci, encore... Quand je pense à toutes les bonnes places qu'il a abandonné, pour faire ce qu'il fait...

- Pardi! Il fait l'artiste! clôt la tante avec ironie. Il écrit...

Eh oui, j'écris, je fais l'artiste... Et alors... ? Si c'est ma façon, à moi, de faire des portraits? Si c'est ma façon à moi d'aimer... ?

L'évadé

Lorsque j'étais enfant, entre six et douze ans plus précisément, je passais la majeure partie de la nuit à vivre les aventures les plus étranges, les plus folles.

Je vous intrigue? Peut-être même êtes-vous en colère contre mes parents? Drôles de gens, pensez-vous, pour permettre à un jeune enfant des débordements nocturnes...

Oh, certes, je n'ai pas à me plaindre, je vous rassure tout de suite. Je n'étais pas comme ces malheureux gamins, colombiens ou autres, qui doivent gagner leur vie au fond de mines insalubres ou accomplir les travaux les plus difficiles, mais tout de même, moi aussi j'ai fait trente-six métiers, et des plus divers.

Bureaucrate, bien sûr, je l'ai été à l'occasion ; c'est si reposant. Mais la plupart du temps, et ce malgré mon jeune âge, j'effectuais des métiers beaucoup plus périlleux. Mes emplois m'obligeaient à voyager aux quatre coins du monde, avec une attirance des plus bizarres pour les endroits excessivement isolés, quasiment inaccessibles, à la nature et à la population les plus hostiles qui se puissent trouver.

Iles des mers du Sud où subsistaient de dangereuses tribus aux mœurs primitives, ports coloniaux où le temps se traînait sous les lents ventilateurs, lacs gelés de l'Ontario où soufflait le blizzard, autant d'endroits que j'ai eu l'occasion de fréquenter et de bien connaître.

Vous me direz que j'ai eu de la chance de connaître si jeune tant d'expériences, que les voyages forment la jeunesse, etc.

Ce n'est évidemment pas faux, et je ne regrette en rien tous ces déplacements, même s'ils étaient le plus souvent accomplis dans de bien étranges circonstances.

En effet, j'ai bien souvent dû voyager en clandestin, que ce soit sur un bateau, à fond de cale, ou accroché sous un train, la peur au ventre, craignant que le surveillant ne me découvre et ne me fasse lâcher prise à l'aide de la longue chaîne d'acier qu'il laissait traîner et rebondir sur la voie, sous les wagons lancés à grande vitesse.

Sans compter que j'ai eu affaire à de drôles de cocos, vous pouvez me croire ; trafiquants, gangsters, voyous, c'était là mon lot le plus quotidien, le plus banal. Grâce à Dieu, à la chance, je suis heureusement toujours retombé sur mes pattes, aidé à maintes reprises par des gens merveilleux, idéalistes et altruistes, que la pègre n'effrayait pas le moins du monde.

Lorsque je n'étais pas dans l'obligation, à cause de mes faibles moyens financiers ou des circonstances, de voyager sans payer, je me déplaçais généralement dans le cadre de mes emplois, soit que je fusse marin (mousse ou capitaine), envoyé spécial d'un grand journal à l'étranger, ou promoteur et exécutant d'un dangereux projet à bord d'une montgolfière, d'un sous-marin. Il m'est aussi arrivé de devoir combattre à bord d'un avion de chasse, de participer à des expéditions chargées de rendre à la lumière quelque cité disparue.

Comme vous pouvez le constater, je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer. Mieux, toutes ces expériences avaient pour moi une valeur curative car lorsque je refermais tous ces livres où de multiples héros m'avaient fait étroitement partager leurs aventures, je revivais ; alors que quelques heures auparavant, à peine, je m'étais réveillé oppressé, incapable de rester

couché, manquant d'air, recherchant désespérément à envoyer un souffle d'oxygène au fond de mes poumons desséchés.

Longtemps, j'étais resté assis dans mon lit, haletant pitoyablement dans l'obscurité, trop las pour faire plus de gestes, sans horizon vers lequel avancer, empli d'une sorte de torpeur fatidique.

Enfin je réussissais à trouver l'énergie nécessaire pour me lever ; je l'emmagasinais. Une ultime pause me trouvait assis au bord du lit, les pieds sur la descente de lit ; se lever devenait un acte aux mille phases, chacune devant être mûrement réfléchi.

Le froid qui me gagnait m'obligeait à réagir, à avoir un ultime sursaut. Je me dressais, attrapais ma robe de chambre et l'endossais.

L'effort était inouï. Il avait fallu que j'accomplisse l'action d'enfiler les manches, et ma poitrine était maintenant comprimée par un étau inexorable, sans plus aucun souffle. Mes jambes étaient cotonneuses. Parvenu là, je ne voulais plus m'arrêter, il fallait aller jusqu'au bout. A tâtons, je suivais le mur, ouvrais sans bruit la porte de ma chambre.

Je sortais, avançant à petits pas comme si je portais une cotte de mailles.

Sous la violence de l'effort et de la terrible concentration qu'il me demandait, je sentais le sang affluer à ma tête, battant sourdement, m'exorbitant le regard.

Il me semblait que la maison entière devait retentir de mon râle exsangue. D'un seul trait, à l'aveuglette, sans hésitation car j'avais hélas l'habitude de ce manège, j'empruntais le couloir et gagnais la cuisine, dont, au passage, j'allumais le plafonnier, avant de m'affaler sur une chaise.

L'abdomen serré comme du béton, je puisais en moi un dernier souffle. Je n'aurais humainement pu faire un pas supplémentaire. Il faudrait maintenant de longues minutes avant que mon rythme cardiaque baisse un peu.

Mon père arrivait alors à son tour, dans l'intention de m'aider à me soigner, ou parce qu'il souffrait du même mal que le mien. Son asthme à lui était plus bénigne, et j'éprouvais comme une gloire triste à être celui des deux qui était le plus atteint, comme si, à cause de cela, on allait plus me ménager, me respecter.

Mon père me tenait compagnie un moment, faisant des mots croisés.

Après m'avoir fait passer potions et suppositoires, il me proposait un livre, et, d'un signe de tête, n'arrivant pas à parler, je lui signifiais mon choix.

Le livre reposait un instant sur la table, devant moi. Je savais par expérience que c'était là le meilleur des remèdes.

Les premières pages provoquaient une sorte d'agacement, d'énervement décrispant ; ensuite, j'oubliais tout. Je remarquais à peine que mon père retournait se coucher, peu avant l'aube.

Je restais seul dans la cuisine, bien calé, juste sous la lumière, seulement séparé du jardin givré et enfoui dans l'obscurité par l'épaisse vitre et le rideau de la véranda.

Dans trois ou quatre heures à peine, j'irais à l'école, avec difficultés. Mais l'étude effacerait les dernières séquelles du monstre qui me mangeait la nuit. Désormais, j'étais sauvé ; guidé par London, Verne ou Conrad, je m'étais échappé, laissant la maladie à quai. Je pouvais à présent virevolter dans les vergues de la goélette de Surcouf ou du capitaine Achab, sainement fouetté par la brise marine. Libre.

Le guide

publiée dans le magazine *Quipos* (France, 1990).

Peu à peu, le temps passant, cette certitude s'était imposée à moi comme une évidence absolue j'étais programmé.

Je n'avais aucun libre-arbitre même si j'avais voulu freiner ma course, changer de direction, je ne l'aurais pas pu. La force qui m'animait était plus puissante que moi.

Téléguidé vers un but inconnu, j'arpentais l'espace à grands pas. Je possédais la mémoire absolue de mon passé et je savais que je circulais ainsi depuis toujours.

La plupart du temps, je cheminai solitaire, mais, dans le vide entre les mondes, il m'était arrivé de croiser d'autres gens, plus jeunes ou plus âgés. C'est en voyant leur air résolu, déterminé, prêt à aller jusqu'au bout de la route, que j'avais compris qu'ils fonçaient sur des sortes de rails invisibles. Et moi-même, je n'échappais pas à cette loi, je devais avoir un objectif.

Pendant quelques révolutions je tentais de déterminer cet objectif en mettant en action toutes mes capacités, toutes les ressources de mon intellect. Puis je compris que ce n'était pas la bonne méthode, que je ne devais pas m'épuiser ainsi, me forcer, mais au contraire me laisser aller, me livrer totalement à la force qui me guidait. M'abandonner.

Effectivement, par la suite, tout me fut plus facile. Je n'avais pas à réfléchir, je n'avais qu'à jubiler dans la contemplation des galaxies, des systèmes planétaires, des étoiles en fusion, de toutes ces merveilles naturelles.

Parfois, tout de même, le doute revenait s'insinuer, insidieux ; où allais-je, qu'allait-il m'arriver, quel était mon devenir?

Simplement, j'appris à chasser ces angoisses, ces questions. Je devais avoir confiance.

Fréquemment, à présent, j'avais l'énorme sensation intérieure que j'approchais du dénouement. J'en suffoquais parfois, et, des larmes coulaient, qui n'étaient ni de bonheur, ni de peine, mais la simple illustration de mon trop plein de tension.

Je ne savais pas ce que j'attendais, mais lorsque l'instant arriva, je le reconnus, et je sus que mon heure allait sonner.

De l'infini, de tous les coins de l'espace arrivaient des gens.

Visiblement, nous allions tous nous rencontrer, nous nous dirigions vers le même endroit.

La marche devint plus difficile ; des ondes se propageaient avec force ; c'était sans doute là le fruit de la présence de tant de monde, et de l'émotion qu'eux aussi devaient ressentir. Le rythme d'approche semblait s'emballer. Le point de convergence de tous était là, tout prêt maintenant. Je pouvais discerner des visages, des formes, des couleurs. Il y avait là des types vivants que je n'avais jamais croisé auparavant dans mon long périple : des formes-fleurs, des transparences, des métaux rampants ...

Tout ce monde! Dire que jusqu'à présent je n'avais jamais été présent à un rassemblement de plus de cinq personnes!

Ca y était! Nous allons nous toucher! Nous joindre! Nous parler, peut-être!
Mais ... non. Etrangement, mes foulées ne me guident pas vers le même endroit que les autres...

Eux se répartissent en deux groupes, en deux amas de foule bordant une route imaginaire.

Aussi loin que porte ma vue, la foule s'est répartie ainsi, en deux masses. A ma hauteur, toutefois, les deux blocs s'interrompent net. A côté, il n'y a absolument personne.

Je continue d'avancer. Je me retrouve plus loin que les gens, seul.

Une peur panique me prend : tout ce public serait-il rassemblé à mon intention? Est-ce moi qu'ils viennent voir? Ai-je quelque chose à leur dire?

Rapidement, je me rassure : ces gens ne font même pas attention à moi. A vrai dire, ils regardent tous de l'autre côté; c'en est presque vexant.

D'un seul coup, une rumeur monte. Entre les deux rangées compactes de public, débouche un long cortège. Il y a des êtres, des gens que tout le monde regarde avec admiration, au milieu des commentaires inaudibles dans cette absence d'atmosphère.

Des êtres que je sais avoir toujours connus ; quelque part en moi-même, leurs enseignements, leurs apports me sont intégrés.

Ce sont des êtres de toutes provenances, de toutes formes. Leurs noms retentissent dans ma mémoire, sans que je sache avoir jamais appris leurs noms.

- Ougoz, Einstein, WX, Newton, Colomb, Ggggg, Gandhi...

Les événements se précipitent, ils s'avancent tous vers moi.

Que fais-je donc là? Que peuvent-ils bien attendre de moi?

Ils sont tout près, à présent.

Machinalement, je tends un bras vers une direction de l'espace ; le fabuleux cortège oblique de bonne grâce, et passe, me souriant.

Je me sens illimité. Je touche les étoiles, je suis l'univers.

Ainsi, tous ces grands hommes s'en sont remis à moi pour le choix de leur route?! Incroyable... C'était donc là mon rôle..

Je vois maintenant défiler des gens moins connus. Je reste figé dans ma position, même si c'est désormais inutile, les nouveaux arrivants n'ayant plus qu'à suivre. Ma tâche est à présent accomplie, terminée.

Les rangs de la foule commencent à se disloquer et les spectateurs s'intègrent au cortège. Toujours figé, je comprends enfin. J'ai été guide. Un instant. Un court instant. Guide de l'humanité.

A mon tour, je me laisse aller dans le flux humain que j'ai eu la responsabilité d'aiguiller. Je marche de concert.

Mon heure est passée.

Plus loin, sans doute, de nouveaux guides prennent place dans l'immensité de l'espace, ignorant tout de l'action qu'ils vont accomplir. Abasourdi, je marche avec la foule.

-André, André!! Allez, réveilles-toi donc!

-Mmm... oui ... oui, ma chérie... Je rêvais... J'étais un guide de l'Univers ...

-André! Enfin! Tu n'es plus un gosse! Tu sais bien que ta brigade est mobilisée cet après-midi pour le passage du président de la république! Tu as dis toi-même que tu ne devais pas être en retard, que tu devais faire la circulation!

Le correspondant

A un moment donné, il avait compté jusqu'à cinquante trois correspondants et correspondantes, répartis dans le monde entier. La plupart d'entre eux étaient des gens qu'il avait seulement rencontrés une fois au hasard de vacances, de villégiatures et déplacements divers.

Les échanges d'adresses s'effectuent souvent dans ces circonstances, mais une fois rentrés chez eux, la plupart des individus ne songent plus à écrire aux gens qu'ils ont ainsi fréquentés peu de temps, n'ayant échangé leurs coordonnées respectives que par une sorte de politesse bien ancrée dans les mœurs.

Mais lui n'envisageait pas les choses de cette manière et n'hésitait jamais à relancer ces relations embryonnaires, ce qui fait que des échanges assez réguliers s'instauraient peu à peu, sans qu'il y ait à la base d'affinités véritables.

Sa plus ancienne correspondante était une étrangère qu'il avait connu durant ses études secondaires, à l'occasion d'un séjour de trois mois qu'elle effectuait à son université. Cela devait bien faire maintenant une trentaine d'années et pourtant, jamais leur correspondance n'avait cessée, s'espaçant parfois, mais se rétablissant toujours.

Il avait eu l'occasion de lire dans un ouvrage répertoriant les records les plus divers que le plus long échange de lettres connu au monde était le fait d'une anglaise et d'une australienne, amies d'enfance, échange qui se perpétuait maintenant depuis plus de soixante ans.

En lisant cela, il lui était bien venu le soupçon que lui-même écrivait dans un but analogue, battre une sorte de record, mais il n'avait pas approfondi l'idée, jugeant sans doute qu'il aboutirait à une remise en question par trop essentielle de lui-même. Or, il n'y tenait pas vraiment, préférant se dire qu'il avait une vocation épistolaire internationale et qu'ainsi, à son niveau, il contribuait au rapprochement des peuples.

Car enfin, s'il avait voulu l'admettre, qu'avait-il en commun avec cette étrangère et même avec tous ses autres correspondants? Non pas qu'il les méprisât, mais qu'avaient-ils d'essentiel à se dire?

Dans ses jeunes années, certes, il avait été vraiment passionné par sa correspondance, reflet de son réel amour envers les gens, aussi bien ceux de son entourage que ceux qu'il avait rencontrés ailleurs et qui lui écrivaient. Mais tout s'était effrité. Déçu dans ses amitiés et dans ses amours, blessé, il avait peu à peu fait le vide autour de lui, n'ayant plus avec les individus que des rapports nécessaires.

En fait, seule cette correspondance multiple et énorme lui permettait de continuer à vivre. Les gens, loin de sa vue, devenaient fréquentables au travers de leurs missives. Il s'empressait quotidiennement de vérifier s'il avait ou non reçu du courrier, et ce simple fait suffisait à donner une impulsion positive ou négative à sa journée.

Il avait toutes sortes de correspondants, de tous milieux, image de sa totale absence de conformisme et de sa jeunesse protéiforme durant laquelle il avait beaucoup voyagé et s'était frotté à toutes sortes de personnages. Hélas, il ne restait plus rien de sa richesse de cœur: de la générosité et du dévouement il était passé à la misanthropie, ne sachant se garder des extrêmes et ayant toujours haï les "juste milieu", dans lesquels il ne voyait que médiocrité.

Lorsqu'il recevait son courrier il le classait par ordre alphabétique, au nom des expéditeurs. Il y intercalait les photocopies de ses propres réponses, ayant été jusqu'à faire dans ce but l'achat d'un photocopieur.

Pratiquement tout son temps était consacré à ces activités de réception, de classement et de réflexion en vue des réponses. Fréquemment, par délasserment, il relisait aussi ses archives, comme on lit une aventure à laquelle on ne participe pas, choisissant soit un correspondant, soit une année.

Il traitait ses correspondants avec énormément de respect et ne répondait jamais à la va-vite. Même avec ceux qui ne lui écrivaient que deux ou trois banalités, ou avec d'autres, qui jouant les surréalistes ne lui écrivaient que des bêtises, il se montrait toujours d'une courtoisie parfaite, essayant de se mettre à leur niveau tout en tentant d'élargir leurs centres d'intérêt.

En définitive, la personnalité de ses correspondants lui importait peu, pas plus que leurs sujets de conversation.

Ce n'était pas chez lui un trait d'hypocrisie mais le seul plaisir de manier les idées, de confronter les opinions, d'en faire la synthèse et de relancer la balle. Il s'agissait en fait d'une sensation quasi musicale, du plaisir des mots, de l'agencement harmonieux des phrases.

Au travers de l'échantillon d'humanité qu'il tenait au bout de ses envois, il pouvait considérer toutes les facettes de l'âme humaine. Il savait d'instinct quel trait il fallait employer avec tel ou telle: humour, flatterie ou colère, il restait totalement maître de sa palette.

Il aimait à se placer sur un pied d'égalité avec chacun, trouvant là le refuge que la vie ne pouvait lui donner. Dans son domaine au moins, il était toujours possible d'arrondir les angles, d'idéaliser la relation.

Des cinquante trois correspondants qu'il avait eu il n'en restait plus que vingt-six. Certains n'avaient plus répondu et il n'avait pas insisté, s'étant donné pour règle de ne jamais envoyer plus de deux lettres successives s'il n'obtenait pas de réponses. Toutefois, le fait de ne pas avoir de réponse l'inquiétait. Il se jugeait coupable, pensait avoir commis une faute en n'ayant pas su susciter une réponse.

D'autres correspondants étaient morts, il l'avait appris par de laconiques missives de parents ou d'amis des défunts. Il n'avait pas osé leur proposer d'entreprendre à leur tour une correspondance, cela aurait pu les choquer.

En vieillissant, il cernait le sens de tout cela. Il savait bien qu'il n'aurait jamais de nouveaux correspondants et que le but de son action était maintenant de préserver les autres. Certes, il avait encore de la marge mais il sentait intuitivement qu'à chaque nouvelle défection, c'est un peu de sa vie qui s'en irait et il ne pouvait s'empêcher d'envisager avec une sorte de fascination morbide le jour où il n'aurait plus qu'un unique correspondant.

Combien de temps, alors, pourrait-il préserver cet ultime lien? C'était bien là la seule question dont il ne pouvait connaître la réponse. Quoi qu'il fasse, il ne pouvait savoir la durée de sa propre histoire. Quand à l'issue de tout cela, elle ne l'intriguait plus; il avait maintenant nettement compris tout ce que ces échanges avaient de ... oui. c'est bien le mot, de vital.

Entre piquette et grands crus

Encore une fois je reprends la route ; dans la mythologie familiale, on n'appelle plus cette route que par son numéro la 113.

La route qui va de l'océan Atlantique à la Méditerranée. La route des deux mers, celle qui va de Bordeaux à Marseille.

La 113. Il suffit de prononcer ce nombre et la voie se déroule dans mon esprit, se dévidant vers le soleil et les senteurs d'été.

Dans mon cas, je pars effectivement de Bordeaux, mais je ne vais pas jusqu'à Marseille ou même plus loin. Je m'arrête à Mèze petit village de l'Hérault dont le nom ne vous dira sans doute rien. Sachez seulement qu'il est situé entre Béziers et Montpellier, en face de Sète.

Combien de trajets ai-je bien pu accomplir sur cette route? Je tente de calculer. Voyons... disons six allers-retours par an... j'ai trente ans... cela nous fait cent quatre vingt trajets, environ. Ca m'étonne, me surprend ; comme si l'ampleur du nombre me faisait mieux réaliser mon âge, l'avancée de ma vie, mon enracinement dans ces voyages.

Je recompte, pour vérifier, n'ayant vraiment rien d'autre à faire. Je sais que je peux m'absenter mentalement de la route, de la conduite ; je me fais confiance, je fais confiance à mes réflexes, la route se déroule devant moi selon un schéma tellement établi... Un peu comme si, des années durant, j'avais joué sur l'une de ces machines électroniques, présentes dans les foires et certains cafés, machines où l'on est censé être au volant d'une voiture de course pendant que sur l'écran de contrôle se déroule à vitesse de plus en plus grande une route parsemée d'embûches, de véhicules, de virages et de boucles, placées au moment où l'on s'y attend le moins ; à ce jeu, bien sûr, seuls les mordus parviennent à gagner indéfiniment des parties gratuites.

Ici, même si la route se mettait à défiler à grande vitesse sous les pneus de la voiture, je crois que je ne partirais pas dans le décor, car au-delà de la courte ligne droite située devant moi, je sais les trois courbes suivantes, je sais le passage à niveau suivi de la côte en lacets où il me faudra débrayer pour mieux relancer le moteur, je sais le prochain village, le passage protégé et les enfants qui rentrent à l'école...

Neuf heures. Seulement. C'est vrai que je suis parti très tôt ce matin. Le lever, comme d'habitude, a été un peu frileux. Mais la chaleur du radiateur n'a pas tardé à envahir l'habitacle; il a fallu que je la modère. Lorsque j'ai trouvé le point d'équilibre satisfaisant, je me détends.

Je goûte la traversée des villages endormis où seuls quelques chiens aboient. De loin en loin je croise un poids lourd, cargo de la route émergeant un court instant de sa mission nocturne avec ses lumières traçantes, ses feux de position aux angles supérieurs de la remorque ; aussitôt croisé, il est ré englouti par l'obscurité, en route vers quelque lointaine destination authentifiée par son sigle T.I.R. Il y a seulement eu un déplacement d'air m'obligeant à raidir légèrement les avant-bras pour garder le volant fixe et conserver mon cap.

Et la route continue de se développer, belle et lisse, comme créée sur mon passage, à mon intention, révélée par mes phares qui la dessinent en se réfléchissant sur les cataphotes disposés sur les bas-côtés.

C'est une vieille habitude pour moi que de partir tôt. Aussi vieille que ma pratique de cette route. Aussi vieille que moi, autant dire. Vieille habitude instaurée par mes parents et que je continue à suivre sans contraintes, avec plaisir.

Route synonyme de vacances. MA route de vacances. J'imagine que tout le monde a ainsi son trajet évocateur. Pour un de mes amis, c'est Bayonne-Madrid. Moi, c'est Bordeaux-Mèze. Ou Mèze-Bordeaux. Même trajet, bien sûr, mais aux goûts ô combien différents. Plaisir des départs, tristesse des retours.

Et tant de nuances encore suivant les époques de l'année.

Bien sûr, il y avait les trajets de vacances de Noël et de Pâques, voire de Février ; mais c'était, de loin, les moins marquants. Peut-être parce que je ne partais que pour une durée de quinze jours, tandis que l'été... A ce moment là il y avait deux mois et demi de vacances qui m'attendaient ; deux mois et demi, c'est une vie lorsque l'on a dix ans.

Ces départs d'été, dès le trente Juin, étaient donc des départs sans esprit de retour je n'aurais su voir si loin à cet âge là.

Tout d'abord, je me souviens du déplaisir d'être réveillé si tôt, vers quatre heures. Non pas tant parce qu'il était tôt que parce que j'étais interrompu, réveillé par une autre autorité que la mienne.

Intérieurement, j'étais glacé. Je tentais de faire les gestes les plus minimes possibles afin de ne pas accroître cette impression de froid.

Je déjeunais? Je ne sais plus. Pas toujours, car il m'arrivait d'être malade en voiture. Quelques biscuits grignotés, sans bol de lait, fait exceptionnel et qui collait plus à la dimension de l'évènement, à sa rareté. Un gant rapide sur le visage me laissait encore plus démuni, la gorge âcre, et je m'habillais rapidement, raide et figé.

Dehors, les bagages étaient chargés sans bruit, méthodiquement et rationnellement par mon père.

Quelques paroles à mi-voix pour ne pas réveiller les voisins, la clé dans la serrure, les volets fermés, le bruit des talons de ma mère, le bouclage des ceintures de sécurité. On partait.

Longue enfilade de rues bordelaises que j'ignorais. Des feux tricolores qui semblaient ne fonctionner pour personne, à vide, par un reste d'habitude. Puis, les banlieues inconnues. Et la 113, nombre nom que toujours j'identifierais. Ca y est, on était sur les rails.

Je tentais de me réchauffer. Je dodelinais. Je savais que je ne dormirais pas mais je me couchais sur la banquette arrière. Il était agréable de ne plus rien voir, de se sentir entraîné dans l'obscurité, sans effort, d'avoir l'oreille collée au siège, d'entendre le bruit opiniâtre du moteur. Et s'il nous lâchait? Mais je me rassurais, conjurant le mauvais sort, la mécanique ne nous laisserait pas tomber au milieu de la nuit et accomplirait son labeur, nous emmenant à bon port.

Peut-être avais-je dormi, malgré tout? En tout cas, je ne ratais pas les lueurs de l'aube. Je me redressais sur le siège. Il faisait bon. Il y avait les nuques rassurantes de mes parents.

Je regardais le paysage, les gens entrant dans les boulangeries de villages. Traverser une ville à ce moment là m'aurait semblé incongru, spectacle sans doute trop familier.

Je me calais près de la vitre. Le soleil ne tarderait pas à sortir. Il serait un disque rouge entre les arbres au loin, si rond, si parfait que je m'attendrais à ce qu'un enfant géant apparaisse, tel Poucet chaussé de ses bottes, et le pousse, aidé d'une baguette, comme un cerceau magnifique.

Je pourrais me dire aussi que la voiture faisait du surplace, et que c'était en fait le soleil qui roulait entre les arbres ; je vivrais un instant le monde au creux de cette idée, puis elle serait d'un coup trop absurde, et la voiture se remettrait à aller de l'avant, vaillamment, échappant à ces sortilèges.

Même si par malchance le jour se levait sur un temps gris et maussade, je ne désespérerais pas. De toute façon, après Carcassonne, il ferait beau ; et effectivement, après Carcassonne, il faisait beau ; les odeurs n'étaient plus les mêmes, le midi était là.

Nous nous arrêterions pour faire pipi, ma mère aurait besoin d'un endroit un peu plus écarté que moi et mon père... Puis, ce serait l'arrêt à la boulangerie d'un petit village, découverte par hasard, où les pâtisseries succulentes (je savais que je choisirais un cornet à la crème) seraient servies avec un fort accent de l'Aude.

Ensuite, il semblerait que notre course irait en s'accélégrant, que les kilomètres passeraient plus vite.

Dire que dans moins de deux heures nous arriverions! Le voyage se terminerait ; Ma fébrilité augmentait, l'impatience s'accumulait dans mes chevilles.

Maintenant, les vitres étaient ouvertes, le soleil radieux. Sur les petites routes des Corbières, sans nous concerter, nous pouvions désormais nous mettre à chanter, accompagnant ou non la radio.

Tout autour, ce ne sont que vignes fournies, abondantes, vertes et frémissantes sous le grand vent. Jusqu'à Mèze, il n'y aurait plus que des vignes. Je les connais bien ; mes grands-parents, chez lesquels nous allons, en cultivent. J'aime leurs ceps épais, tordus, solides, se contorsionnant à leur gré, librement.

Ah, certes, tout cela ne donne que du vin de table, comme on dit benoîtement, en dissimulant des termes plus injurieux tels que "piquette" ou "vinasse". Mais les vigneron du coin, eux, (car ils ne se prétendent même pas viticulteurs) n'ont que mépris, ou plutôt méconnaissance des grands crus. Jalousie inconsciente envers des cousins prestigieux qui ont mieux réussi?

Mais ils disent aussi, ces mêmes vigneron, qu'il se passe de drôles de choses, que des camions-citernes venant du bordelais repartent pleins de leur vin si décrié, afin de trafiquer leurs nobles crus. "L'argent, disent-ils, l'argent pourrit tout..."
Allez savoir...

Pendant ces vacances qui m'attendent, j'y passerais souvent au milieu de ces vignes, faisant du vélo sur les chemins de terre qui les traversent, les relie, en permettent l'accès.

Au fil de l'été, je verrais les grains de raisin devenir plus gros, moins verts, jusqu'à pouvoir les goûter, bien qu'encore un peu acides. Les vendanges, hélas, je ne les ferais jamais, du moins pas avant d'être étudiant ; c'est que l'école commence tôt ...

Du moins, j'entrerais parfois dans les rangées non taillées, aussi hautes que moi, un peu comme l'on rentrerait par effraction dans une propriété privée, même si je n'y ferais rien de mal. Entre les rangs, où le terrain forme des sillons, il me serait difficile de marcher, de grosses mottes de terre se brisant sous mon poids, ou plutôt mes chevilles se tordant sur les mottes. Il n'y aurait que le goût de ma sueur sur mes lèvres, le soleil, et ces damnées cigales que je ne parviendrais jamais à repérer.

En attendant, on est dans la voiture. La dernière ligne droite, quelques rues minuscules où le passage d'une voiture étrangère suscite l'attention, puis la reconnaissance.

L'escalier monté à la va-vite, dans l'ivresse. L'enlèvement par des bras puissants, les embrassades au milieu des exclamations.

On n'allait pas tarder, on allait se mettre à table, la viande était déjà sur le grill, sur les sarments dans la cour... Mon dieu, que nous étions pâles! Il faisait pas beau, donc, à Bordeaux'? Mais si, mais si, on allait tout de même pas en dire trop de mal...

Scénario toujours identique dans sa chaleur. Le père qui boit un pastis, en commentant la circulation, les poids lourds, un dépassement hasardeux, le brouillard du départ... Mais je n'écoute plus. Je m'approche de la fenêtre ouverte ; les volets entrebâillés laissent filtrer un rai de soleil. Rien n'a changé.

Finalement, j'aime que l'on soit partis tôt, car je sens déjà une longue journée d'aventures devant moi, comme si la matinée n'avait jamais existée. Tout commence maintenant.

Je vais passer des vacances de liberté, sans comptes à rendre, seulement présent à "l'oustau" à l'heure des repas. Des nuits de profond sommeil vont rythmer ce temps de ballades, de jeux et de baignades.

La 113, ici, je ne la verrais plus ; ce n'est pas un coin très agréable. Mais j'en entendrais parler à la radio ou à la télé, ainsi que du village ; ce sera pour signaler qu'on y trouve des bouchons. Parfois aussi, le soir, lors d'une promenade, j'apercevrais au loin la longue cohorte des feux de position des véhicules de touristes (parmi lesquels je ne me compte pas vraiment). Vivement qu'on construise une autoroute, diront les gens.

Juillet passerait. Puis viendrait la fête du village, le quinze Août. Après, il y aurait les premiers oranges, et ce ne serait plus pareil. La nuit tomberait plus vite. Comme une sensation de sursis.

Et un beau matin (si seulement il avait pu pleuvoir, ça aurait été moins triste), nous repartirions.

Après les bises, les dernières mise en garde, je me retournerais dans la voiture pour enregistrer le plus longtemps possible des images, faisant des au revoir obstinés de la main aux membres de la famille, déjà petits points dans le lointain. Peut-être même étaient-ils déjà rentrés dans la maison?

A la sortie du village, je serais encore retourné, jusqu'à ce que nous ayons franchi la première côte, et qu'engagés dans l'a descente, je ne voie plus rien.

Alors, seulement, je m'assiérais dans le sens de la marche. Mes parents m'apparaîtraient imperturbables, insensibles. Leurs nuques me seraient hostiles, pendant que je ravalerais mes larmes, perdu au milieu de la banquette arrière.

L'amertume durerait longtemps Jusqu'à ce que nous retrouvions les petits villages du bordelais, symboles de prestigieux châteaux viticoles, réputés dans le monde entier. Alors, je me résignerais.

Je regarderais ces rangs de vignes impeccablement alignés, avec leurs tuteurs de bois, et les fils de fer sur lesquels la plante est obligée de se développer.

Bientôt, on les vendangerait. Je savais que dans le midi, on remplissait souvent plus d'un seau à chaque pied. Ici, tout était différent, régularisé ; un pied ne donnait jamais plus d'une certaine quantité de grappes. Parfois, même, on choisissait les grains. La qualité était à ce prix.

Le lendemain, ce serait l'école, dans une nouvelle classe. Je savais que j'y serais, comme les autres élèves, comme un de ces ceps élevé fermement, rigoureusement, pressé de réussir, de donner les meilleurs fruits, les plus sophistiqués. Je ravalais une dernière larme. Le midi, c'était loin déjà. Je sentais bien qu'on aurait pu à la rigueur rebrousser chemin, mais pas rebrousser le temps.

Allons, ne pensons plus à tout ça... Revenons plutôt à la réalité ; j'ai trente ans, et je reviens de passer mon mois de vacances à Bordeaux, chez mes parents ; il faudrait que je leur dise, quand même, que je les trouve trop laxistes avec mes gosses... C'est vrai, ils leur laissent faire tout ce qu'ils veulent... enfin, heureusement qu'on y va pas souvent.

En tout cas, je ne suis pas mécontent de rentrer à Mèze ; eh oui, c'est là que j'habite...

Et puis la 113, il y en a marre. A la prochaine bretelle, je prends l'autoroute.

Crise d'identité

publiée dans le magazine *Magie Rouge* (Belgique, 1989)

Mr Dubois vivait, depuis plusieurs mois déjà, un drame personnel dont ses proches n'avaient absolument pas conscience, mais que lui ressentait durement, jusqu'aux tréfonds les plus intimes de sa personnalité.

Le terme de souffrance paraît faible pour qualifier ce qu'il ressentait. En effet, la douleur cruelle a le mérite d'être franche ; or, la franchise était loin d'être la vertu première de l'angoisse diffuse, paralysante et anonyme avec laquelle il se débattait.

Ce virus tenace, par quel bout aurait-il bien pu l'attraper, afin de l'occire?

Certes, cela paraît simple: il n'avait qu'à regarder sa carte d'identité -une vulgaire carte d'identité, que comme tout un chacun il promenait dans un portefeuille râpé- pour se retrouver face à face avec son mal.

Là, à côté même de sa photo, se trouvait son nom... Chose banale, me direz-vous ; nous sommes tous logés à cette enseigne et nous n'en faisons pas... une maladie.

Pourtant, c'est bien de là que venait le problème de Mr Dubois: d'une simple question d'état civil, et plus précisément de son identité propre, de ce patronyme de "Dubois", qu'il n'arrivait décidément pas à assumer.

Comme la grande majorité des gens, il portait le nom de son père. Ce simple fait le torturait au plus haut point. En vertu de quoi, pensait-il, ne portait-il pas le nom de sa mère née Dupont? Il ressentait clairement un manque à ce niveau. Ne pouvait-il pas, tout au moins, dans le souci de ménager tout le monde, porter les deux noms, s'appelant ainsi Dubois-Dupont?

Evidemment, cette solution ne le satisfaisait pas pleinement car c'était un esprit subtil que Mr Dubois, habitué à envisager tous les angles d'un même problème. Immédiatement, la contradiction venait à son esprit: s'appellerait-il Dubois-Dupont ou Dupont-Dubois? Pourquoi privilégier l'un des noms par rapport à l'autre?

Il sentait bien que ce dilemme pouvait le conduire fort loin. On ne pouvait tout de même pas, à chaque génération, garder les noms des deux géniteurs, cela finirait par entraîner des excès ridicules. En supposant, par exemple, que Monsieur Dubois se marie et qu'il ait des enfants, ceux-ci porteraient donc ses deux noms à lui (Dubois-Dupont ou Dupont-Dubois), plus les deux noms de son épouse!

On ne pouvait vraisemblablement pas gérer une telle situation.

Passe encore au niveau de ses propres enfants, la société avait bien émis des décrets plus absurdes encore, mais imaginez un peu les noms à rallonge que l'on trouverait dès la génération des petits enfants... Ces pauvres gosses seraient affublés de quatre noms dès leur naissance! Et la situation ne ferait qu'empirer ...

Ce système ne tenait pas debout, et fermement, en homme responsable, il l'écarta à jamais.

Rapidement, il en vint à la conclusion suivante: il fallait que chaque individu arrive à déterminer, qui, de son père ou de sa mère, avait le plus modelé sa personnalité, y imprimant simultanément, en même temps que son caractère, son nom.

Ce genre de pensées avait peu à peu gangrené l'esprit de Monsieur Dubois. En définitive, quelle part y avait-il en lui de Dubois, et quelle part y avait-il de Dupont?

Quotidiennement, ces questions le hantaient, l'empêchaient de vivre pleinement. Une angoisse persistante l'accompagnait partout.

Parfois même, il faisait un rapprochement bizarre, se voyant tel un créole, fruit de deux races totalement différentes, et soumis de ce fait aux influences contradictoires de ses origines.

Démêler qui l'emportait en lui de la racine Dubois ou de la racine Dupont était devenu sa raison de vivre.

Dans cette tâche essentielle, qui devait certainement être déterminante pour son équilibre futur, il ne bénéficiait que de peu d'indices.

En effet, tous ses parents, proches ou lointains, s'étaient éteints depuis fort longtemps, que ce soit côté Dubois ou côté Dupont, et il devait uniquement se fier à sa mémoire pour mener à bon terme cette enquête. Systématiquement, il tentait de se remémorer tous les événements s'étant déroulés en sa présence et en présence de ses parents, afin de déterminer quelle part de lui-même il retrouvait en eux, au travers de leur évocation.

La tâche était mentalement exténuante, tellement obsédante qu'il avait du mal à s'en détacher ne fut-ce que pour quelques heures. Son sommeil même était peuplé de divagations étranges, d'hypothèses contradictoires, et il n'était pas rare qu'il s'éveille la tête vide, la bouche amère de son inutilité de vivre.

Parfois, il aurait aimé souhaité laisser tomber toutes ces spéculations, mais il ne le pouvait pas. Il constatait avec résignation, (car il n'avait même plus assez de forces pour s'en inquiéter), qu'il ne maîtrisait plus sa pensée, et, qu'au contraire, il en était le jouet.

Quelque chose, sourdement tapi en lui comme un rongeur, souhaitait absolument savoir, quel que soit le prix de cette découverte.

La dernière fantaisie de son esprit avait été de posséder en double exemplaire tout ce qui se trouvait dans la maison. Tous les objets, sans exception, de la petite cuillère au pyjama, en passant par la glacière et le shampoing, étaient maintenant représentés deux fois, identiques dans les moindres détails, excepté le fait qu'une série d'objets portait gravé le nom de DUBOIS alors que l'autre arborait celui de DUPONT.

Ainsi, comme une balle, sans volonté, se laissait-il renvoyer tout au long de l'errance de ses journées de Dupont en Dubois, un peu comme l'on va de Charybde en Scylla.

Un matin, il pénétra dans sa salle de bains. Le néon éclaira son visage émacié. Dans le miroir, il put voir qu'il venait à nouveau de passer une de ces nuits de faux sommeil durant lesquelles son corps dormait, sans doute, mais où son esprit, lui, ne trouvait jamais le vrai repos.

Il considéra longuement les deux rasoirs mécaniques, portant, gravé sur leurs manches, le nom des propriétaires respectifs, DUPONT et DUBOIS.

Il en prit un au hasard car il était bien trop indécis pour se décider à choisir définitivement son identité. Ainsi, il laissait au destin le pouvoir de décider à sa place sous quels auspices il commencerait sa journée.

En portant le rasoir à son visage, il fit un geste malencontreux et s'entailla le cou. Il laissa échapper le rasoir, qui tomba bruyamment sur le sol carrelé.

La douleur n'avait pas été très vive, aussi fut-il surpris de voir un sang épais surgir rapidement sur son cou et commencer à recouvrir son torse, gouttant même déjà avec abondance sur le carrelage. En fait, il venait de se trancher fort proprement la gorge. Il comprit très vite que l'artère vitale était atteinte, qu'il se trouvait mortellement touché et qu'il n'y avait rien à faire.

Il tituba, le mur vint apposer sa fraîcheur sur son dos. Glissant, il se retrouva accroupi sur le sol. Il frissonna. Il chercha désespérément du regard le rasoir ; celui-ci se trouvait encore hors de portée de la flaque de sang, qui, doucement, allait s'élargissant.

Par chance, avant que sa vision vitreuse ne s'obscurcisse complètement, il parvint à lire l'inscription sur le manche.

C'était DUBOIS. Une impression de paix profonde rayonna alors sur son visage.

Copie conforme

publiée dans le magazine *Poivre Noir* (France, 1989).

Il est des périodes dans la vie où l'on s'arrête et, se retournant, l'on jette un regard sur son passé afin de l'interroger et déterminer, autant que possible, qui l'on est réellement.

Cela n'est évidemment pas facile à réaliser puisque l'on se juge soi-même, donc avec une part de partialité, quel que soit le degré d'objectivité que l'on ait atteint. D'autre part, on doit tenir compte de jugements qui ont été rendus sur notre compte, d'avis émis par des personnes nous ayant approché, ayant eu une importance plus ou moins grande pour nous.

Cruel dilemme, surtout que personne, à moins d'être masochiste ne désire vraiment se jeter la pierre.

C'est par une période semblable qu'il passait actuellement. Un rapide examen de son passé lui fit pressentir qu'il y avait eu quelque chose d'étrange dans son cheminement et, flairant un danger quelconque dans les conclusions possibles qu'il serait amené à en tirer, saisi d'angoisse, il laissa tomber cette analyse.

Un temps, du moins. Car l'on ne jette pas impunément un coup d'œil sur les vérités et le voile n'est jamais soulevé en vain, il fut bien forcé de l'admettre. Les impressions qu'il allait en retirer, plaisir ou déplaisir, importaient peu ; il avait entrevu sa vérité et ne pouvait s'en tirer aussi facilement. Lentement, insidieusement mais sûrement, la lumière se faisait en lui.

Il retint bien quelques années le moment d'une explication finale avec lui-même mais il ne put toutefois l'éviter. La sanction l'attendait et il est compréhensible qu'il ait retardé autant que possible le moment d'en venir à la conclusion car il devrait fatalement admettre les faits, se retrouver face à face avec son être véritable.

Le moment douloureux passé, quoique brisé dans son orgueil et ses illusions, il dut s'avouer qu'il se sentait soulagé d'un poids certain, comme neuf, prêt pour de nouvelles étapes.

Mais il ne lui fut pas facile de s'accepter car il découvrit qu'il n'était rien, n'avait jamais eu et n'aurait jamais de personnalité propre. A moins que l'on puisse considérer comme une preuve d'identité le fait d'être la somme d'influences diverses, se disait-il avec quelque amertume.

Mais non, quoi qu'il lui en coûtât, il ne se donnerait pas le droit de considérer les choses ainsi. Une fois pour toutes, il n'était rien, autant l'admettre.

Aussi loin que sa mémoire pouvait remonter dans le temps, il n'avait jamais été que le faire-valoir d'autres personnes et ses centres d'intérêt n'avaient été que des copies des passions, elles véritables, vécues par ces gens.

Le seul point positif qu'il était disposé à s'accorder était de leur avoir toujours donné plus d'amitié, voire d'amour, qu'il n'en avait jamais reçu d'eux.

Il avait tour à tour été un grand amateur de sports, de musique rock, de musique jazz, de dessin, de philosophie, de photographie, de physique, de cinéma... Il percevait maintenant

que ces passions successives avaient été, chacune en leur temps, inspirées par une personne, par un ami. Ses passions n'avaient été que le simple reflet de ses fréquentations.

Il avait toujours agi sincèrement, sans calcul, mais aussi sans recul, se précipitant tête baissée dans tous ces domaines, les explorant à fond, et c'est ainsi qu'il avait accumulé des connaissances encyclopédiques sur divers sujets.

Le plus incompréhensible était qu'il entraînait à chaque fois une part de mimétisme dans sa manière d'être. Inconsciemment, il imitait l'ami qui l'avait initié à une discipline et outre le fait d'acquérir ses connaissances et ses goûts, il s'imprégnait aussi de sa personnalité, de ses habitudes, de ses tics.

La psychanalyse suggérerait sans doute qu'il n'avait pas dépassé l'image du père puisque c'est seulement à des hommes qu'il s'identifiait ainsi... Quoi qu'il en soit, il aurait certainement pu faire un admirable acteur.

Ayant effectué un séjour de quelques mois au sein d'une communauté musulmane, il revint totalement imprégné par cette culture et cette civilisation, au point que ses amis ne le reconnurent pas dans son nouveau personnage. Même sa démarche avait changée du tout au tout.

Il fréquenta des fêtards et comme eux passa son temps dans les bars, les boîtes et il devint grand connaisseur en alcools et quasiment alcoolique.

Plus tard, il devint l'ami d'un junkie et ne jura plus que par la marijuana. Heureusement, il y avait en lui une force qui lui permettait à chaque fois de s'arrêter à temps, parfois au bord du gouffre, comme lorsqu'il cessa de se droguer après avoir eu de terribles hallucinations, très mal vécues, ayant eu à plusieurs reprises l'impression douloureuse de n'avoir plus que quelques instants à vivre.

Ses passions, à la fois pour l'homme et la discipline rencontrée au travers de celui-ci, avaient été brèves, n'excédant jamais six mois, cycles rapides mais intenses.

Aucune de ses relations n'avait pu rester amicale et la rupture survenait régulièrement quand l'ami du moment, s'apercevant de ses dons incontrôlés de mimétisme le soupçonnait de dieu sait quelle mauvaise intention à son égard, ou alors ses amis finissaient par le jalouser car inévitablement il les surpassait rapidement dans des domaines où ils se croyaient maîtres.

C'est un peu comme s'il avait eu l'étrange capacité de phagocyter la personnalité des gens auxquels il s'intéressait. Lui continuait d'évoluer et sur son passage ne restaient plus que des êtres vidés, dorénavant strictement limités à leurs propres sphères, condamnés à tourner indéfiniment en rond.

Alors que pendant toute la durée de la relation il se trouvait sous influence totale, sorte de ridicule caricature un peu pitoyable, il se produisait toujours chez lui une sorte de sursaut, une réaction qui lui permettait de sortir à son avantage de la joute secrète pour le pouvoir que constitue toute relation.

N'avait-il donc pas de but personnel à viser, d'ambitions à rassasier? Quel était le démon qui le poussait à agir de la sorte, gratuitement pour ainsi dire? Seul, il n'était rien, et confronté aux autres il finissait par les absorber, éponge humaine aux troubles motivations.

Ce pouvoir qu'il se reconnaissait aurait certes pu le mener très haut sur l'échelle sociale, il en avait conscience. Il suffisait pour cela de laisser faire les choses, voire d'influencer un peu

leur cours en ne fréquentant désormais que des gens bien installés dans la vie. Bref, il n'y avait qu'à faire preuve d'un peu de calcul et d'arrivisme...

Mais il ne put se résoudre à agir ainsi: un vieux fond de noblesse d'âme sans doute.

Se refusant à continuer à vivre désormais comme il avait vécu et à profiter de son étrange talent, il considérait à présent toute relation humaine comme un danger de contamination pour son esprit.

Il se résigna donc à quitter la vie du siècle et alla vivre en haute montagne, dans un chalet isolé.

Installé là, serein, il connut lors de certaines soirées particulièrement douces des extases totales ; couché dans l'herbe, le regard perdu dans la Voie Lactée, participant de tout son être à la lente expansion de l'Univers, il était à jamais caméléon des étoiles.

Amende honorable

Mais qu'est-ce qui m'a pris, bon sang, de venir ici aujourd'hui, de m'arrêter précisément en ce sinistre lieu? Je passe environ une fois par jour devant ce cimetière et je n'y avais encore jamais mis les pieds de mon propre chef. C'est vrai que, mis à part les fossoyeurs, la majorité des gens ne fréquente ce genre d'endroit que par obligation.

En plus, il fait vraiment un temps de circonstance pour venir traîner ici : un ciel d'un bleu lavasse qu'on aperçoit par instants entre les gros cumulus grisâtres, et un léger crachin, sans réelle continuité. Quasiment le temps que le bon sens populaire assigne aux jours de Toussaint.

Je n'aime vraiment pas du tout cet endroit, cet absurde désert seulement peuplé de monticules de marbre surmontés de croix hétéroclites. Du béton et du gravier à perte de vue ; quelle inhumanité.

Ce n'est pas que je sois un esthète des cimetières, mais tout de même, on en trouve de plus agréables que celui-ci. Les cimetières du midi, par exemple, ombragés de cyprès ; les cimetières britanniques verdoyants et moussus ; les cimetières tropicaux, carrelages blancs et mosaïques, où les gens vont comme à une fête. Mais ici, quelle horreur!

Le vent s'engouffre dans mon imperméable entr'ouvert mais il ne fait pas froid. J'arrime plus solidement ma casquette.

Je ne me trouve pas dans le coin le mieux entretenu de cet endroit. Pas de fleurs fraîches, pas de couronnes, seulement quelques petits livrets de céramique, aux photos désuètes, délavées, aux dates depuis longtemps révolues. Les pierres tombales, elles-mêmes sont en mauvais état, noircies, ébréchées aux angles. Parfois, il n'y a pas de pierre, juste un rectangle de terre en friche encerclé d'un fer forgé délabré.

La tombe qui est devant moi ne vaut guère mieux. J'en suis un peu gêné. Il n'y a pas mon nom dessus, mais c'est pourtant la sépulture familiale.

Le bruit régulier d'un pic retentit, donnant à ces minutes le rythme d'un glas ; c'est un ouvrier qui, à quelques rangées de là, travaille dans une tombe, ouvrant une nouvelle concession.

Vrai, que le caveau que j'ai sous les yeux est triste. Visité une fois par an, sans doute, par quelque vieille tante dévote. Je souris en moi-même : après tout, il ne tient qu'à moi de venir plus souvent entretenir la tombe si j'en ai tellement honte!

Mais qu'est-ce qui m'a pris de venir ici? Pourquoi avoir, tout d'un coup, stoppé la voiture devant les grilles et être entré aussi impulsivement, comme si l'envie m'en tenaillait secrètement depuis des années? Alors que je n'avais pas mis les pieds ici depuis cinq ans...

Je fais un rapide calcul mental : oui, cinq ans. Pratiquement jour pour jour, d'ailleurs, je m'en aperçois maintenant. C'est étrange.

C'était l'enterrement de mon grand-père. C'était le premier cadavre vu de ma vie, je crois. Le premier, en tout cas, auquel me rattachait un lien.

J'étais rentré à la maison, un matin, vers dix heures. J'avais encore découché et je m'attendais à ce que mes parents me fassent de nouveau grise mine, sans mot dire.

Mais, bizarrement, il n'y avait personne à la maison. Un simple mot, sur le bureau: "Grand-père décédé. Viens."

Un mot de mon père, froid et laconique. Un ordre sec. Un télégramme triste.

-Non! ! !

J'avais hurlé, en donnant un violent coup de pied dans une porte. Ce n'était pas possible. Pas ainsi. J'étais allé chez la grand-mère. Elle m'avait emmené le voir. Les larmes, enfin, avaient coulé.

Je m'étais raidi, incapable de tendresse, quand mon père m'avait pris dans ses bras.

Il était mort à trois heures du matin. Moi, à ce moment là, j'étais en boîte, je dansais. J'étais ignoble.

J'aurais dû passer le voir, la veille. Je savais qu'il était malade. Ca aurait changé quelque chose, il ne serait pas mort.

Il y avait eu quelques difficiles jours de veille auprès du défunt. Plusieurs clans familiaux étaient là, réagissant différemment, se haïssant de plus belle.

Puis, il y avait eu le cercueil que l'on ferme, l'église, la messe, l'envie de hurler, de tout casser, d'arrêter ce cirque téléguidé, ces préséances, ces apitoiements de circonstance.

Le cortège de véhicules s'était dirigé vers le cimetière. Triste et cocasse, la voiture de tête s'était égarée, et toutes les autres avaient suivi avant de rebrousser chemin.

Le trou, béant.

La descente.

Tous s'agglutinaient pour jeter leur poignée de terre. Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas me lier à ce grotesque. Je ne pouvais pas.

C'était déjà refermé. C'était trop tard. Je n'avais pas pu. On était tous repartis.

Cinq ans. Et me revoilà, au même endroit. Cinq ans de drôle de vie, de pas bien dans ma peau.

Ma gorge est nouée. Presque subrepticement, je ramasse un peu de terre et de gravier dans l'allée.

Je coule un regard sur les côtés.

Et moi aussi, enfin, je jette ma poignée. Humblement, doucement, je dis "repose en paix...", étonné.

Dans l'allée, je me surprends à courir, soulagé.

Crainte

publiée dans le magazine XYZ (Québec, 1990)

Je ne suis pas vraiment du genre à faire des prouesses du premier coup.

Mon style, ce serait plutôt la réussite, ça oui, mais après une longue et amère expérience, après avoir passé un temps fou à apprendre, suite à des mois vécus à trimer sur le tas.

Tout le monde n'est pas ainsi, je sais bien. Il y a des gens, il suffit qu'ils se pointent sur un terrain de golf, par exemple, qu'ils attrapent un club pour la première fois de leur vie, et hop ! ils fichent aussi sec la balle dans le trou ! On leur explique alors avec un calme teinté de déférence que le geste qu'ils viennent de rassir si parfaitement est d'une difficulté technique importante; autant expliquer la théorie des trous noirs à un enfant de deux mois : l'heureux sportif est persuadé qu'il va remettre ça à tout coup. Remarquez, c'est le moment idéal pour rappeler à l'hurluberlu que lorsqu'on réussit un coup comme le sien, on est tenu d'offrir le champagne à tous les témoins. Il sera toujours temps, ensuite, de le ramener sur les greens et de jouir *in petto* de sa déconfiture.

N'empêche, je ne serais jamais l'auteur d'un tel miracle. Moi, je stagne, je m'exténue, je soupire en replaçant aussi discrètement que possible les mottes arrachées à l'impeccable gazon.

Le pire, c'est que je semble destiné à perpétuellement caser ce type d'individu, ce qui est à la longue relativement douloureux pour les nerfs. L'autre jour, je vais au pas de tir, ça ne rate pas: un type se ramène, se prétend « grand débutant », attrape un arc et envoie en se jouant sa flèche en plein cœur de la cible, à cinquante mètres de là ! Je vais finir par marcher au champagne, ce qui n'est certes pas désagréable, mais encore faudrait-il que je le boive de gaieté de cœur.

Vous voulez savoir comment ça s'est passé la première fois que j'ai conduit une voiture ? Malgré les années écoulées depuis, le moniteur de l'auto-école s'en souvient encore et ne manque pas de rappeler l'anecdote à chaque fois qu'il me rencontre, moment pendant lequel je lui oppose un aimable rictus jaunâtre.

Ma première expérience à la piscine ? Ma foi, rien ne m'y obligeant, je n'ai pas replongé deux fois, étant donné que là, ce n'était pas le matériel qui trinquait, mais moi. Une côte fêlée dans une détonation de canon de 75, ça suffisait. C'était un « plat », m'a dit le docteur.

Sans compter les domaines plus privés où mes prestations débutantes n'ont pas été du meilleur niveau. Vous m'excuserez de ne pas m'étendre.

Alors, fort de ces expériences, vous comprenez à quel point, désormais, je redoute les premières fois.

J'en ai même une peur intolérable : et si je ratais aussi ma mort ?

La visite au musée

publiée dans le magazine *Poivre Noir* (France, 1990)

Enfant, j'étais déjà extrêmement sensible au plaisir particulier et solitaire de la lecture. Une des explications possibles de cet intérêt, de cet amour, bien que je ne pense pas qu'il faille à tout prix vouloir lui donner une raison, est certainement le fait que je suis enfant unique ; dans ces conditions, la lecture était mon refuge naturel, lorsque j'avais épuisé la gamme de jeux solitaires qui m'était offerte.

L'adolescence, malgré toutes les tentations qu'elle propose, et auxquelles je succombais comme tout un chacun, ne vint pas démentir ma frénésie de lecture. Les thèmes, seuls, ainsi que les auteurs, avaient changé.

Je connus toutefois, à l'entrée de l'âge adulte, un léger fléchissement de cette boulimie, dont j'attribuais la cause à mon récent mariage. A ce moment de ma vie, je crus en avoir fini pour toujours avec la lecture, et je bradais ma bibliothèque, ne supportant plus d'avoir sous les yeux cette masse désormais inerte à mon cœur. Tout ça, après tout, n'était bel et bien qu'un amas de papier.

Mais quelques mois plus tard, l'envie de lire se réveilla, aussi forte qu'auparavant. Très vite, la passion redevint dévorante, exclusive et absolue. N'étant pas l'homme de deux amours, je divorçais, reconnaissant distraitements tous les torts que l'on voulut bien me donner.

Parallèlement, je me mis à écrire. Je ne produisais que de petits textes, sans prétention. Je me croyais de toute manière trop pétri d'influences les plus diverses pour pouvoir arriver à faire oeuvre véritablement personnelle.

C'est à ce moment de ma vie que j'appris par les media, la création, à New York, de la première exposition universelle de littérature. Je ne pouvais que m'y rendre.

Sur place, plutôt que de prendre le taxi, je préférais cheminer dans la ville, étouffante de vapeurs et de brumes, dans la chaleur de l'été revenu. Plus j'avançais le long des artères symétriques, plus j'éprouvais l'impression de me rendre au plus important rendez-vous de ma vie, fixé d'avance, auquel il ne m'était de toute, façon pas possible d'échapper. La croisée des chemins, en quelque sorte...

Cette croisée devait se situer au musée, et tout le reste n'était que préludes, que décors ; cette ville géante n'était qu'un studio, qu'un immense plateau de cinéma sur lequel je dirigeais mes pas avec la complicité cachée des passants, des véhicules, des immeubles, toutes choses qui semblaient se liguer en ce jour afin que je ne rate pas mon rendez-vous.

Les bâtiments du musée étaient imposants, ultra-modernes, étrangement ouverts aux quatre vents, visités par de rares curieux qui parlaient à voix mesurée, veillant à ne pas faire crisser leurs souliers sur le sol de marbre.

Je pénétrais directement dans la galerie des bustes, car je brûlais de voir les travaux de Art Peapoz, les media ayant déclaré, à l'unisson, que c'était là le feu d'artifice d'une expo par ailleurs admirable en tous points.

Ayant pris une paire d'écouteurs légers, je m'avançais avec précaution, respectueux par avance. Dans la salle, d'une ampleur toute romaine, se trouvaient les bustes de tous les écrivains, poètes, romanciers, essayistes et philosophes de quelque envergure, et dont le renom flamboyant avait fait le tour du monde. Ces êtres, de toutes nationalités, se trouvaient réunis en une silencieuse assemblée.

Chaque buste était posé sur une colonne, chacune étant de hauteur et de couleur différente. Chaque visage semblait contempler au loin les rêves et les fantasmagories qu'il s'était essayé à traduire et concrétiser durant le court laps de temps où il avait vécu.

Je marquais une longue pause émerveillée devant chacun d'entre eux. Ces arrêts déclenchaient d'invisibles contacts radio, et par l'intermédiaire des écouteurs, l'auteur devant lequel je me trouvais commençait à déverser en moi sa parole, dans ma langue. En même temps, les yeux du masque brillaient d'un éclat plus passionné, ses lèvres bougeaient, son visage acquérait une mobilité quasi humaine, miracle technique dû aux récentes avancées communes de la sculpture et de l'électronique.

Ainsi, chaque auteur me parlait, à moi, rien qu'à moi. Je voguais sur des nuages.

Outre l'intérêt que j'accordais aux personnages pour leur valeur propre, personnelle et intellectuelle, je me rendais compte que la facture des statues était merveilleuse. L'artiste, Art Peapoz, était visiblement quelque fils spirituel de Rodin, bénéficiant bien sûr des progrès technologiques, mais animé d'un souffle aussi énorme et inspiré que celui de son aîné, et qui lui avait permis de modeler ces masques éternels. Chaque visage exprimait son génie propre, mais l'on pouvait aussi voir transpirer, sans complaisance, l'orgueil, l'angoisse, voire la folie.

J'étais là, parmi eux, éperdu.

Soudain, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, le sol trembla légèrement, mais suffisamment pour que la vibration soit perceptible. Ensuite, tout se déroula très vite, et très proprement.

Le sol ne se fendit pas, comme dans quelque scène biblique, et les colonnes de la salle ne s'écroulèrent pas ; les socles supportant les masques parurent absorber la majeure partie des vibrations, à un tel point qu'ils finirent pas osciller dangereusement.

Derrière moi, un buste tomba. Puis deux.

Le sinistre s'aggravait, et moi, impuissant et effaré je ne pouvais rien faire, juste regarder. Je vis ainsi choir autour de moi quelques unes des plus nobles têtes de l'histoire humaine: Hugo, Dostoïevski, Molière, Strindberg, Kant, Virginia Woolf, Garcia Marquez, Hemingway gisaient sur le sol, en morceaux.

Loin dans le musée, une alarme retentit, mais elle n'empêcha pas des rangées entières de bustes de s'abattre. Malgré mon émotion, j'admirais la sombre grandeur du spectacle : pêle-mêle, Sophocle, Shakespeare, Dante, Tolstoï, Sarraute, Cervantès, Voltaire et Garcia Lorca se retrouvaient par terre, brisés.

A présent, j'aurais presque pu compter les bustes demeurés debout, intacts.

Las, le répit fut de courte durée ; Rilke, Pérec et Steinbeck n'échappèrent pas au triste sort commun.

Un seul masque restait dressé. La scène avait quelque chose d'épique.

L'air mélancolique, la moustache élégante, le buste semblait contempler avec un détachement apitoyé, une subtile ironie, les dégâts qui l'entouraient. Mais il se produisit une ultime secousse, et la tête de Proust, elle aussi, vint s'écraser bruyamment à mes pieds.

Je ressentis alors une étrange, sensation. D'un seul coup, je respirais mieux, à pleins poumons. Mon corps semblait même se redresser et une étonnante sérénité, inconnue de moi jusqu'à ce jour, m'emplissait. Je ne sais pourquoi, je pensais à cet interdit coranique, proscrivant la représentation de la figure humaine ou animale, tabou que seuls ont osé transgresser des artistes audacieux, à Grenade et Samarkand. Intrigué, sentant un monde qui me dépassait, je tournais les talons ; mon pas résonna fermement.

Visit to the Museum

publiée dans le numéro spécial *Translation* du magazine [UQ Vanguard](#), 2004, Australia.
published in the special *Translation* issue of [UQ Vanguard](#) magazine, 2004, Australia.

As a child I was already very sensitive to the special and solitary pleasure of reading. I don't think it's absolutely necessary to give a reason for this interest, this passion, but a plausible explanation is the fact that I'm an only child. Reading was a natural refuge once I'd exhausted the range of solitary activities around.

Things didn't change when I became a teenager. In spite of all the temptations of those years to which I succumbed like everybody else, my obsessive reading habit was not diminished. Only the content and the authors had changed.

Upon becoming an adult there was a slight reduction of my bulimia which I think was due to marriage. At that time I even thought I had finished with reading for good, and I sold off all my books, since I couldn't bear seeing those things to which I had become totally indifferent. After all, it was nothing but wads of paper.

But a few months later the desire to read was rekindled, as strong as before. Very quickly my passion became ravenous, absolute, and exclusive. I wasn't one for having two passions, so I got divorced, acknowledging vaguely that I was at fault.

At the same time I began writing. I wrote small unpretentious texts. I felt in any case that I was too steeped in influences from other writers to achieve a personal style.

Then I heard about the first international exhibition for literature to be held in New York. I had to go.

When I got to New York, rather than taking a taxi, I decided to walk in the city. Stifling fog and fumes, in the heat of Summer once again. The more I advanced along the symmetrical streets, the more I felt I was going to the most important appointment in my life, it was already decided, I couldn't escape it. A crossroads.

The crossroads was in fact at the museum. All the rest was a prelude, scenery. This gigantic city was a studio, an immense cinema set where I was walking with the complicity of the passers-by, cars, high-rise buildings, all the things which seemed to conspire so that I didn't miss my appointment.

The buildings of the museum were imposing, ultra-modern, strangely open to the four winds. The rare inquisitive visitors spoke in measured voices, and walked softly on the marble floor.

I went directly to the gallery of the busts; I was dying to see the work of Art Peapoz, since the media had pronounced unanimously that this was the highlight, the fireworks of this admirable exhibition.

With my small headphones, I advanced precariously, already full of respect. The Roman-like gallery contained the busts of poets, novelists, playwrights, essayists and philosophers through the ages, writers whose gleaming renown had spread around the world. These people, of all nationalities, were united in a silent assembly.

Each bust was placed on a column; the columns were different colours and heights. Each face seemed to look out into the distance, contemplating dreams and fantasies which he or she had tried to translate or materialise during life's short span.

I stood motionless, enthralled, before each of them. These pauses activated invisible radio contacts and through the headphones, the author before me began to pour out his words, but in my language. At the same time the eyes of the statue shone more brightly, the lips moved, the face acquired an almost human mobility. This miracle was due to recent advances in both sculpture and electronics.

So each author spoke to me, to me personally. I was in joyous clouds.

Apart from the personal and intellectual treasure of each figure for me, I realized that the sculptor's workmanship was excellent. The artist, Art Peapoz, was visibly Rodin's spiritual son, benefiting of course from the progress of technology, but filled with the same enormous inspiration of his predecessor which had shaped these eternal busts. Each face expressed the genius of the writer, but the sculptor expressed unindulgently other traits as well: pride, anguish, even madness.

I was there, among them, overcome.

Suddenly without warning, the ground shook slightly, a perceptible vibration. Then everything happened very quickly, and almost cleanly. The ground did not split open like in a Bible scene, and the pillars in the gallery did not crumble to the floor. The columns holding the busts seemed to absorb most of the vibrations, and they swung from side to side dangerously.

Behind me, a bust fell. Then two more.

Things were going to get worse, and I was powerless, aghast, I couldn't do anything but watch. Some of the noblest heads of human history fell around me: Hugo, Dostoevski, Molière, Strindberg, Kant, Woolf, Garcia Marquez, Hemingway lay on the floor, in pieces.

Far away somewhere in the museum, an alarm bell went off, but it didn't do any good: entire rows of busts crashed to the ground. In spite of my feeling of horror, I couldn't help admiring the somber grandeur of the spectacle: in no particular order Sophocles, Shakespeare, Dante, Tolstoj, Sarraute, Cervantès, Voltaire and Garcia Lorca suddenly were on the ground, shattered.

Now I could have counted the few remaining busts which remained intact on their columns.

Alas, the respite was of short duration; Rilke, Pérec, and Steinbeck did not escape the unhappy common fate.

Now only one bust remained on its stand. This was an epic scene.

With a melancholic air, an elegant moustache, the bust seemed to contemplate the surrounding disaster with a pitying detachment, a subtle irony. Then there was a final jolt and the head of Proust too crashed noisily near my feet.

I felt a strange sensation. All of a sudden I was breathing better, my lungs were full. It was as if I was taller and I was filled with an amazing serenity, unknown to me till that day. I don't know why, I thought of the Koranic prohibition, forbidding the representation of the human or animal face, a taboo only transgressed by a few bold artists, in Grenada and Samarkand.

Intrigued, sensing a world beyond my cognizance, I turned around to leave; my steps resounded loudly.